

L'espace de la féerie dans quelques lais anonymes

Les lais féeriques répondent ! un schéma narratif traditionnel fondé sur le dialogue entre le domaine du réel et le domaine du fantastique.

Cette rencontre s'articule sur des dynamiques alternatives de fusion et d'exclusion du héros par rapport ! deux espaces principaux : la Cour — royaume des hommes et l'au-delà — royaume de la féerie — si bien que son évolution est marquée par des relations d'ubication successives avec ces deux « loci ». Cette relation personnage espace, ainsi que le sémantisme dont cet espace est investi, sera notre point de départ pour mener à bien une analyse du statut ontologique des univers fictionnels qui configurent ces récits.

Pour pouvoir étudier, même brièvement, ce premier aspect nous aurons recours à un concept qui a trouvé un grand écho dans le domaine de la sémiotique littéraire : c'est le concept de Monde textuel¹ que nous allons considérer au sens large du terme.

Le monde textuel est la section de la réalité globale du texte constituée par un groupe d'êtres, états, processus, actions ou idées, divisés en mondes de personnage, ceux-ci étant susceptibles de se subdiviser en submondes qui correspondent aux différents états de ce dernier².

L'étude des mondes et des submondes qui articulent ces lais, nous permettra l'accès à l'organisation textuelle des récits, ainsi qu'à la

1 — Petőfi, J., *Vers une théorie partielle du texte*, Hamburgo, Busque, 1975. Eco, U., *Lector in fabula*, Paris, B. Grasset, 1985. Dolezel, L., « Mimesis and Possible World » in *Poetics Today*, 9/3, 1989, p. 475-496.

2 — Albaladejo, T., *Teoría de los mundos posibles y macroestructura narrativa*, Universidad de Alicante, 1986, p. 54.

section de la réalité extra-linguistique, ou structure référentielle, exprimée par l'ensemble du texte.

Pour ce faire, nous avons organisé un choix de lais anonymes³ en quatre groupes qui possèdent, non seulement une certaine unité thématique, mais une structure narrative isomorphe :

1. — L'intégration du héros humain dans l'univers fantastique : *Guingamor*, *Graelent* et *Désiré*.
2. — L'intégration provisoire de l'être divin dans l'espace humain : *Lai de Tydorel*.
3. — L'espace fantastique comme voie de réintégration dans l'espace social : *Lai de l'Aubépine*.
4. — L'espace fantastique comme lieu de la dégradation : *Lai de Mélion* et *Lai de Tyolet*.

1. Les lais que nous avons intégrés dans le premier groupes présentent, tel que Mme. Harf-Lancner l'a remarqué⁴ une fusion entre les schémas des contes mélusiniens — spécialement *Désiré* et *Graelent*⁵ — et les contes morganiens — *Guingamor* —, même si le dénouement des deux premiers suit clairement ce dernier schéma.

Du point de vue structural, la fable de ces trois lais répond à une double structure tripartite parallèle, dont la première marque un premier degré d'intégration dans l'espace magique ; et la seconde l'intégration définitive du héros dans celui-ci, après un dernier contact avec l'univers périssable.

MONDE COUR — ESPACE DE TRANSITION — 1^{er} CONTACT MONDE FÉE.

RETOUR MONDE COUR — ESPACE TRANSITION — INTÉGRATION DÉFINITIVE MONDE FÉE

Nous allons considérer comme point de départ l'existence de trois mondes de personnage : celui du héros, celui de la fée et celui de la Cour — personnage collectif assujéti à la temporalité —.

Dans la première partie de la fable le monde du héros se dessine à travers trois submondes réels effectifs fondamentaux : sa position dans la Cour, sa situation de quête et la prise de contact avec le monde féerique. Cette première partie est reliée à la seconde à travers un submonde désire : la Cour, où il veut se réintégrer.

3 — *Les lais anonymes des XII^e et XIII^e siècles*, Ed. P.M. O'Hara-Tobin, Genève, Droz, 1976. Vid. aussi *Les lais féeriques des XII^e et XIII^e siècles*, Ed. bilingue A. Micha, Paris, Flammarion, 1992.

4 — Harf-Lancner, L., *La fée au Moyen Age*, Paris, Champion, 1984.

5 — Illingworth, R.N., « Structural parallel in the lais of "Lanval" and "Graelent" » in *Neophilologus*, 71/2, 1987, p. 167-182.

Dans *Guingamor* et *Désiré* l'opposition entre le submonde réel effectif du héros et le submonde réel effectif de la cour pose l'un des conflits principaux. Le royaume de la fée, découvert par le héros qui a transgressé l'interdit, est pour la Cour un submonde inconnu. Ce décalage est résolu à travers une intégration provisoire du monde de la fée dans le submonde réel effectif de la cour. Mais cette union de mondes contraires entraîne le manque d'accessibilité du héros au monde de la fée, qui deviendra pour lui un submonde désiré.

Dans *Graelent* cette fusion provisoire se produit à travers les besoins naturels — nourriture — et provoque le même manque d'accessibilité entre submondes.

Le héros se débat alors entre la dialectique submonde désiré — regagner le monde de la fée — et submonde réel effectif — des essais manqués pour y parvenir —, qui s'avèrent inaccessibles. Nous pourrions situer cette lutte dans un espace de transition : celui de l'aventure dégradatrice — des épreuves qui menacent la réussite, et même la vie, du héros. Cette opposition est surmontée grâce à l'existence implicite d'un submonde désiré de la fée : elle rachète le héros de sa quête infructueuse en rendant possible l'intégration définitive de celui-ci dans son royaume. C'est ainsi que le submonde réel effectif du héros joint celui de la fée.

Nous pourrions, donc, interpréter la fonction de l'interdit, — lié à la parole d'après le schéma mélusinien, et aux besoins physiques et temporels d'après le schéma morganien — comme la marque de la tension établie entre ces deux mondes textuels le monde de la Cour et le monde féerique qui s'excluent mutuellement au profit de ce dernier, malgré d'éventuelles fusions provisoires.

A notre avis, la fonction du retour du héros dans son ancien univers — monde périssable — est de mettre en relief la tension durative de mondes textuels qui articule ces récits, résolue par la disparition de l'un d'eux : le monde de la Cour qui implique pour le héros un état de manque et d'incomplétude.

Le seul aspect qui transgresserait cette démarche est l'existence dans quelques récits d'une isotopie textuelle alternative : celle de l'union de contraires incarnée par la lignée de la fée qu'elle laisse dans l'espace social. Cette lignée apparaît comme une sorte de témoignage de l'union produite entre deux mondes, mais elle n'altère pas pourtant l'isotopie qui décrit la destinée de l'écu : intégration définitive dans l'espace féerique.

2. Le *Lai de Tydorel* s'articule sur deux séquences complémentaires qui se fondent sur une tension de mondes durative : la première

d'entre elles développe le topique de la fusion de l'être mortel avec l'être divin dans l'espace social. Cette tension se produit entre le monde de la reine divisé à son tour en deux submondes : désiré (avoir des enfants) et réel effectif (elle est enceinte du chevalier) et le submonde réel effectif de la cour qui doit ignorer sa liaison avec l'être divin. Au moment où l'existence de celui-ci risque de s'intégrer dans le submonde réel effectif de la Cour, il se voit obligé à la quitter.

Le héros de la seconde séquence est un autre être divin l'un des fruits de cette hiérogamie, dont le monde s'articule dans un submonde réel effectif présidé par l'inadaptation et l'irrégularité psychique⁶, qui se substitue à un autre submonde réel effectif au moment où le héros connaît ses origines, ce qui donne lieu à l'introduction d'un submonde désiré, pour devenir submonde réel effectif lors de sa réintégration définitive dans l'espace fantastique.

Cet univers merveilleux joue encore une fois le rôle d'élément compensateur qui, cette fois-ci garantit l'ordre de l'univers social naissance d'un héritier ; mais la fusion n'est que partielle et provisoire. Le topique de l'exclusion entre les deux mondes, malgré cette union éventuelle, est à nouveau marqué par le motif de l'interdit manifesté à deux reprises : la fuite au moment où il est vu, et l'apparition d'une particularité psychique qui provoquera la réintégration du héros dans son royaume surnaturel. La relation d'exclusion entre les univers se voit renforcée précisément par l'absence de présentation explicite de l'espace merveilleux, dont l'existence n'est que rapportée, et dont le passage est interdit à l'être humain.

Dans les lais précédents, tel que Mme. Harf le précise⁷, le merveilleux l'a emporté sur l'univers réel et cela se traduit dans une tension de mondes résolue seulement par l'annulation de l'un d'entre eux. Cette dialectique explique la tension interne du héros entre le périssable et l'absolu, si bien que le déplacement spatial se constitue en élément métonymique d'une évolution personnelle.

3. Le lai de l'Aubépine se fonde sur une tension entre un submonde réel effectif du héros — interdit social — et un submonde désiré —

6 — De même que dans le groupe précédent, cette tension durative des mondes textuels fournit le point d'antithèse par rapport à une autre isotopie : celle qui présente l'existence d'une sœur du jeune chevalier-fée qui, marquée par une difformité physique, d'après le schéma mélusinien, reste dans le monde pour donner naissance à une lignée héroïque celle de Conan. En interprétant le récit sous cette perspective de fusion, on pourrait considérer le récit des avatars du jeune chevalier comme le point focalisateur qui met en relief la fonction compensatrice de la hiérogamie.

7 — Harf-Lancner, L., *op. cit.*, p. 142

liaison avec la jeune fille — qui se résout dans un submonde réel effectif — épreuve réussie, dont l'ubication a lieu dans un espace fantastique.

Bien que cet interdit ne porte pas sur un être humain et un être divin, il n'est pas sans nous rappeler celui qui présidait ce type de relation dans les lais précédents. C'est ainsi que la jeune fille apparaît sous des topiques qui la rapprochent de l'être féerique, tels que le verger, le pommier, l'enlèvement pendant son sommeil et sa présence dans le lieu mystérieux pendant l'épreuve. Tout cela nous permettrait d'envisager ce personnage comme une figuration de la féminité positive, qui incarne l'univers de la plénitude, jouant ainsi de quelque façon un rôle isomorphe de celui des fées du premier groupe de lais, mais déplacée vers un espace réel social.

L'espace fantastique, par contre, présente un autre visage : d'une part, c'est le « locus » non décrit, séparé par un gué qui est franchi par les chevaliers-fées ; et de l'autre, l'espace frontalier avec la merveille qui participe aussi de cette nature magique pour être un lieu de rencontre entre la finitude et l'atemporalité, mais qui est avant tout un lieu d'aventure.

Dans ce lai il n'est pas possible d'identifier la tension entre les différents mondes textuels avec l'opposition social vs fantastique : la tension dans le Lai de l'Aubépine a été située dans l'univers social ; tandis que l'univers féerique n'apparaît que comme espace médiateur qui résout la tension de mondes posée. La relation espace féerique — espace réel est plutôt complémentaire, étant donné que le premier permet d'atteindre le submonde désiré.

4. En ce qui concerne *Tyolet* et *Mélion*, ces lais présentent une structure dédoublée qui accorde des valeurs différentes à un espace que nous pourrions qualifier de féerique, même si sa nature n'apparaît pas explicitement marquée dans le texte. Dans la première partie des récits cet espace apparaît positivisé ; mais dans la deuxième il est présenté sous des traits disphoriques. Dans *Tyolet* nous distinguons un submonde désiré — Cour Arthurienne — qui a été connu à partir d'un submonde réel effectif — la forêt magique, lieu de la révélation —. Chez *Mélion* il y a un submonde réel effectif d'insatisfaction — sa situation dans la Cour — qui se substitue à un autre submonde réel de complétude — son amour avec la femme dans la forêt⁸.

Le problème se pose dans la deuxième partie de la fable où la forêt est associée à un submonde réel effectif marqué par la dégradation

8 — Il faut remarquer que la première partie du *Lai de Mélion* le rend en quelque façon isomorphe des lais du premier groupe ; mais la suite du récit et, très spécialement, la nature de son dénouement nous ont poussée à l'intégrer dans le dernier.

dans les deux récits : le bon chevalier-beste de *Tyolet* se substitue à un traître et la femme bénéfique de *Mélion* devient une mégère à l'égard du héros. Ces deux personnages empêchent la réintégration du héros dans un submonde réel effectif positif, figuré par la Cour Arthurienne. Dans ces lais l'espace qui apparaît présenté sous les traits d'un univers idéal n'est plus la forêt, qui n'est pas dépourvue de connotations magiques, mais la cour régie par Arthur, le roi qui incarne la sauvegarde des valeurs qui configurent l'univers mythique chevaleresque⁹. Tandis que dans les autres lais nous remarquons l'association univers idéal — espace féerique ; univers du manque — espace social, dans ce dernier groupe, la forêt magique peut être le domaine de la dégradation, et l'espace social identifié explicitement au royaume d'Arthur a le pouvoir d'antidoter la situation négative d'un héros, même doué d'une nature féerique, fonction qui, dans les autres lais, était réservée à l'espace idéal de l'au-delà.

La forêt, où les prodiges se succèdent est le lieu de l'aventure transitoire, et non pas du destin définitif du héros ; et même quand il est question d'une intégration finale dans un espace féerique — *Lai de Tyolet* — cela se produit après l'intervention de la Cour arthurienne.

Tel que nous venons de le montrer, ces récits se fondent sur une dialectique de mondes qui revient fondamentalement à une double articulation spatiale : espace de la Cour espace de la féerie. Cette tension produite chez le héros, qui constitue la structure fondamentale des récits, nous permettrait de qualifier cette dernière de « saillante », en reprenant le terme de Th. Pavel¹⁰.

Dans ces récits confluent deux types de constructions sémiotiques fictionnelles, qui présentent une différence substantielle entre elles. La première correspond à un univers vraisemblable qui contient des instructions qui n'appartiennent pas au monde réel, mais qui se fondent sur ce dernier — ce serait l'espace que nous avons dénomé « social » — tandis que l'autre monde — celui de la féerie — est composé d'après des instructions qui ne correspondent nullement au monde réel et qui n'ont pas été établies d'après celui-ci.

Il faut dire que la seule présence de l'élément fantastique dans le récit — ne fût-ce que sporadique — nous oblige à considérer la structure référentielle d'ensemble de tous les lais analysés comme appartenant à un modèle de monde qui s'écarte de la réalité objective ; mais

9 — Von Franz, M.L., *L'ombre et le mal*, Paris, La Fontaine de Pierre, 1980, p. 47.

10 — Cet auteur dénomme « saillantes » les structures duelles dans lesquelles l'univers secondaire est existentiellement novateur et contient des entités et des états de choses sans équivalent dans le premier univers. Vid. Pavel, T., *Univers de la fiction*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 76.

l'élément fantastique n'intervient pas dans tous les récits avec la même force et dans la même mesure. Dans les deux premiers groupes des lais qui constituent le corpus le conflit de mondes se résout au profit de l'univers féerique qui triomphe du réel.

L'être féerique, qui dans la tradition folklorique et littéraire apparaît comme un personnage ambivalent, montre son visage positif¹¹ en développant une fonction amélioratrice par rapport au héros ; et l'espace féerique se constitue en réponse antiphrasique au monde de la finitude à travers le redoublement positif des éléments qui constituent ce dernier : femme négative vs femme positive ; insatisfaction manque vs plénitude ; mort vs élimination du temps. Cette fonction de compensation qui a déjà été suffisamment remarquée par plusieurs chercheurs¹², est l'un des traits qui déterminent l'apparition du fantastique dans la littérature médiévale¹³.

Mais le troisième groupe, et très spécialement, le dernier présentent une « disfonction », du moins apparente, par rapport à ce que nous venons d'esquisser : Dans ces lais le domaine de la féerie se constitue en espace de l'aventure, dont ne sont pas absents des éléments hostiles au héros : des nains, des chevaliers fantastiques, de mystérieuses « males puceles », etc.

Dans le *Lai de l'Aubépine* l'espace féerique apparaissait comme le lieu de l'épreuve qui permet le dépassement d'un conflit en permettant l'union de contraires. Mais dans les lais de *Tyolet* et *Mélion*, il reprend sa condition ambiguë pour devenir le lieu du méfait, qui ne peut être réparé que par l'intervention directe du monde arthurien.

Dans le premier groupe nous remarquons l'existence d'un espace que nous avons qualifié « d'espace de transition », où le héros subissait des épreuves éventuellement dégradatrices et dont il était sauvé par l'intervention directe de la fée qui l'amène finalement dans son royaume. La fonction de ces épreuves est isomorphe de celles des héros du dernier groupe, de façon que l'espace féerique devient un « locus » de transition et que le rôle d'Arthur — sauveur — du héros apparaît, à son tour, comme isomorphe de celui de la fée du point de vue de la fable.

11 — Lecouteux, C., *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen Age*, Paris, Imago, 1992, p. 81-93.

12 — Dans ce sens M. Aubailly, dans son étude sur les lais féériques présente la fée comme une incarnation du destin du héros qui doit préalablement être accepté par la libre volonté de celui-ci. Vid. Aubailly, C., *La fée et le chevalier*, Paris, Champion, 1986.

13 — Le Goff, J., *Le merveilleux dans l'Occident médiéval*, Paris, 1984.

Même si tous les ouvrages arthuriens ne présentent pas l'espace de la Cour comme une société idéale — ce serait même le cas du *Lai de Lanval*¹⁴ — et que celle-ci peut apparaître déplacée au profit d'un autre espace transcendant — *Le Conte du Graal*¹⁵ — qui se constitue en but définitif du héros ; dans les lais que nous venons d'analyser, les Cours présentées sous des traits disphoriques ne sont pas explicitement identifiées à celle d'Arthur ; bien au contraire, dans le dernier groupe, la société présidée par Arthur apparaît comme le lieu de l'ordre et de la perfection chevaleresque.

Dans ces lais le monde idéal pour le héros n'est plus le domaine féerique, mais un univers social.

Les frontières de la fiction se caractérisent par leur faible détermination et par leur mobilité fondée sur l'interaction entre le domaine de la fiction et celui de la réalité effective¹⁶. C'est le cas du récit mythique qui à un moment donné, et pour une société précise ait pu donner réponse à des problèmes rationnellement irrésolubles.

La Cour anglo-normande récupère quelques aspects de l'histoire et de la tradition bretonnes, très spécialement le monde arthurien ; et cela entraîne la résurrection d'une série de récits légendaires qui puisent dans cet ensemble mythique.

C'est ainsi que dans certains éléments sémantiques qui dessinent le personnage et l'univers de la fée présentés dans quelques lais de notre corpus, nous pourrions trouver des réminiscences des traditions venant des anciens cultes celtiques¹⁷ qui ont atteint un haut degré de popularité lors de la diffusion du folklore breton produite pendant le XII^e siècle, et s'intègrent dans le bagage culturel de l'époque.

D'ailleurs, Arthur incarne l'image du roi héroïque idéal ; et les essais de mettre en relief son caractère historique n'anéantissent pas l'éclat mythique qui auréole sa figure¹⁸ : Arthur devient le grand roi messianique dans un univers qui ne s'écarte nullement du monde vraisemblable, mais qui peut se constituer en élément de fusion avec le domaine de la transcendance. Cet aspect pourrait être envisagé, par exemple, dans le *Lai de Tyolet*.

14 — Monson, D.A., « L'idéologie du Lai de Lanval » in *Le Moyen Age*, 93-34, 1987, p. 349-372.

15 — Köhler, E., *L'aventure chevaleresque*, Paris, Gallimard, 1974 (1956).

16 — Pavel, T., *op. cit.*, p. 98.

17 — Très spécialement les cultes de la déesse mère. Vid. Markale, J., *Le Druidisme*, Paris, Payot, 1985.

18 — Personne n'ignore la légende d'après laquelle à la fin de sa vie Arthur est mystérieusement transposé dans l'île d'Avallon, d'où les peuples celtiques attendaient son retour. Cette destinée le rapprocherait en quelque façon des héros des lais appartenant aux deux premiers groupes.

Or, les éléments mythologiques que nous avons cités premièrement — ceux qui nous rapprochent des anciennes traditions celtiques — n'évoquent plus une vérité proprement mythique. Récupérés d'une façon fragmentaire, ils subissent un processus de fictionalisation qui les réduit à la catégorie de légende traditionnelle qui appartient au paysage culturel de l'époque mais circonscrite au domaine du ludique et incorporée éventuellement à d'autres topiques littéraires universels.

Par contre, l'univers arthurien a été constitué en modèle archétypal qui répond aux désirs de créer une société héroïque parfaite, et convenable du point de vue politique. C'est ainsi qu'il occupe une place dans le noyau ontologique d'un groupe culturel précis et pendant une période déterminée, en figurant des aspects sociaux et mythico-fantastiques. C'est sous ces traits qu'il est souvent actualisé comme élément littéraire fictionnel.

La tension entre deux mondes qui articule tous les lais analysés, résolue au profit d'un monde considéré idéal, est à notre avis une thématization de l'incomplétude euphémisée ; mais ce qui pose des problèmes dans certains lais du corpus c'est le modèle de monde choisi pour palier à cette incomplétude.

Dans notre corpus il y a donc, deux possibilités pour le dénouement qui répondent à deux créations sémiotiques différentes : le monde féérique, destinée finale du héros dans les deux premiers groupes, est un monde fictionnel écarté du monde réel, qui développe jusqu'aux dernières conséquences la fonction compensatrice du merveilleux ; tandis que le monde de la cour, espace du dénouement dans les deux groupes suivants, présente un monde créé à travers un processus mimétique où la société pourrait se reconnaître, mais qui dans ces lais n'apparaît pas tellement éloigné du domaine de la transcendance : nous remarquons déjà dans le *Lai de l'Aubépine* la fusion entre les éléments merveilleux — cheval et fille qui apparaît sous des traits féériques — et l'univers social.

Toutefois, c'est le monde arthurien qui figure de la façon la plus claire ce statut d'espace médiateur entre deux mondes, à cause de la spéciale nature sémantique dont ce monde a été investi. Ce sont précisément les conditions qui articulent ce monde qui, à notre avis, rendent cohérents ces dénouements dans l'économie narrative des lais féériques.

Mais tandis que le monde féérique provoque une fracture dans une éventuelle vision historique de la société, le recours au mythe arthurien — qui se fonde sur un projet de société parfaite, présidée par

un roi messianique que les conventions culturelles ont constitué en emblème de l'ordre politique idéal —, présente une image historique transcendante en permettant la fusion entre la réalité et un passé historico-fantastique, de façon à établir un écart symbolique au travers duquel une partie de la société se dessine comme «le meilleur des mondes possibles».

María Pilar SUÁREZ
Universidad Autónoma de Madrid